

## Call of Duty

Mai 2014, nord-est de Kidal, Mali. Fin de l'opération militaire Serval.

La voix de Kamel Aït Aïssa se répercutait en écho assourdissant sur le massif montagneux comme un cri sans fin. Il était adossé à la paroi d'un rocher, le corps meurtri, fortement contusionné, tremblant et le fusil toujours à la main. La sueur et le sang perlaient sur son visage poussiéreux. Il semblait lui manquer un œil. Son hurlement en français se détachait en pleurs : « Mohamed, c'est bien toi : Mohamed Aït Amar de Rosny-sous-Bois ! Je t'ai reconnu, tu es mon frère, Mohamed Aït Amar de Rosny-sous-Bois, rallie-toi, quitte l'armée française, viens nous rejoindre et dieu te reconnaîtra ! ». Dans le silence qui avait suivi les explosions, la voix du jeune homme était le signal

qu'il restait encore une vie tout près de la mort :  
« Viens nous rejoindre et dieu te reconnaîtra ! »

Le sergent Mohamed Aït Amar prit le temps de lui répondre...

□

Mohamed, avait rencontré pour la première fois Kamel au centre commercial Rosny 2 alors qu'il se promenait un samedi avec sa sœur Leïla. Un regard un peu soutenu de Kamel sur Leïla avait saisi Mohamed. Une brève altercation avait fini dans le mépris de l'un et de l'autre. Puis, il s'était retrouvé la semaine suivante à la rencontre qui opposait l'équipe de foot de Sevrans à celle de Rosny. Là, ils s'étaient évertués à montrer l'un et l'autre force et adresse. Physiquement, ils se ressemblaient : teint clair, cheveux rasés, même taille, plutôt musclé, habillé sport. Ce jour-là, le match se finit pourtant sur un score nul. Dans les vestiaires, ils sympathisèrent. Leurs familles respectives venaient du même bled, Tizi Ouzou en Kabylie, eux, ils étaient nés en France dans le Neuf Trois. Ils partageaient le même goût pour les jeux vidéo.

Kamel avait grandi à Sevrans. Son père travaillait chez PSA à Aulnay sous Bois, jusqu'à sa liquidation. Depuis, à 56 ans, le père de Kamel ne retrouvait pas de travail. Il arpentait la cité, et passait ses journées

assis sur un banc. Il pensait aux belles années de son enfance en Kabylie, aux fêtes joyeuses où les femmes chantaient et à toutes ces noubas qui le rendaient heureux. On jouait alors de La Kouitra, un luth à quatre doubles cordes, du Qanun, un instrument à cordes, tout cela mené au rythme de la Derbouka, gros gobelet en terre cuite recouvert d'une peau de chèvre. Maintenant, c'était le silence et les bruits de la banlieue qu'il écoutait. Parfois, le père de Kamel rencontrait des camarades de chez Peugeot et il discutait âprement. Il reparlait de la grève, des luttes au côté de la CGT. Il reconsidérait les positions des uns et des autres et terminait ses propos par une phrase rituelle et désenchantée : « Tout ça pour ça ! ». Puis, il revenait à l'appartement pour les repas préparés par sa fille aînée. Il ne parlait pas. La mère de Kamel était morte depuis peu, atteinte d'un cancer du sein qui s'était généralisé. Elle n'avait jamais voulu montrer ses seins au médecin. Dès lors la maladie l'avait dévorée tout entière. C'était juste après le licenciement de son mari. Malgré ces drames, Kamel était un bon étudiant, studieux. Après son bac, il avait fait une licence de physique chimie assez facilement. Il cherchait du travail ; On ne lui proposait toujours que des jobs avec peu de qualification. Il acceptait de jouer les employés municipaux vacataires ou les gardiens de nuit subsidiaires. Hormis le foot et les jeux vidéo, il n'avait guère d'autres loisirs. Dans les jeux vidéo, il préférait « Call of duty » ou « Battlefield heros », des

jeux de guerre. Il aimait battre son propre score, déjouer les pièges et sortir victorieux.

Dans la famille de Mohamed et Leïla, le père était maçon. À 58 ans, il ne pouvait plus travailler. Son corps souffrait de multiples lombalgies chroniques sévères : sténose, tassement, etc. À 14 ans, il maniait déjà les parpaings. Une vie sans loisir avec du travail les week-ends, des heures supplémentaires à peine ou mal payées. Aujourd'hui il marchait peu mais recroquevillé comme un vieux. Ce qui avait aussi profondément traumatisé cette famille, c'était la disparition d'un grand-oncle le 17 octobre 1961. Comme beaucoup, cet oncle avait répondu à l'appel du FLN qui entendait protester contre le couvre-feu nouvellement appliqué à Paris aux seuls Nord-Africains. La manifestation fut sévèrement réprimée par le même préfet qui des années plus tôt avait organisé la déportation des juifs et des résistants. On ne retrouva jamais le corps de l'oncle, aucune repentance ne fut adressée à la famille. La peur avait engendré la soumission : on ne fit aucune demande de recherche. Point de funérailles. On vivait avec ce trauma depuis deux générations. Mohamed avait suivi une scolarité normale malgré quelques ennuis avec la police pour chapardage, il avait obtenu un bac pro « Réparation des carrosseries ». La mère de Mohamed était joyeuse, un vrai rossignol qui chantait à toute occasion parfois de nuit comme de jour. On évoque dans certains contes, que les trilles

du rossignol étaient jadis réputés pour calmer la douleur, accélérer les guérisons et adoucir la mort. Cette maman-là avait transmis toute son énergie à ses enfants et rien à son époux.

Ce qui finit par unir l'amitié entre Mohamed et Kamel, ce fut un tournoi de jeux vidéo « Call of Duty » en mode multijoueurs gagné ensemble. Ce jeu les fascinait par la possibilité d'épauler son arme pour viser plus précisément et par la mise en scène de type hollywoodien : les obus tombent et explosent autour du joueur en soulevant des gerbes de terre, les balles fusent dans tous les sens, les coéquipiers tombent fauchés par les rafales ennemies. Lorsqu'une explosion survient trop près de lui, le personnage voit flou et n'entend plus rien pendant un certain temps. Hormis les jeux vidéo, les deux garçons aimaient la cuisine orientale.

Les familles Aïssa et Amar ne manquaient pas de fêter l'Aïd, moins par soucis d'honorer la soumission d'Abraham à Dieu, mais davantage pour l'occasion de partager un bon repas dans la joie entre familles. Kamel fut invité chez les Aïssa pour déguster un Tajin de mouton aux figues, et toutes sortes de pâtisserie. La mère de Mohamed et Leïla brillaient aussi en cuisine avec leurs Makrouts et leurs Briwats et d'autres douceurs qui rendent le palais si heureux. Les mets sont alors à la hauteur de ce jour si particulier. Au cours du repas les regards de Kamel et Leïla se croisèrent à peine. Mohamed annonça ce

jour-là son engagement dans l'armée française. Il avait réussi les tests physiques et intellectuels et l'entretien avait convaincu les officiers recruteurs. Pour Mohamed, sa motivation de suivre les traces de son grand-père qui avait combattu les nazis depuis le débarquement en Provence en août 1944 jusqu'à Berlin en 1945, avait été prépondérante. Son engagement commençait le mois suivant à Carcassonne au 3<sup>e</sup> régiment de parachutistes d'infanterie de marine (3<sup>e</sup> RPIMa). Kamel eut un sentiment partagé entre la fierté et la tristesse de voir partir un ami. Ils finirent la soirée en reprenant « Call of Duty », leur jeu préféré, ce fut Mohamed qui gagna.

Kamel sombra alors dans la déprime. Son ami allait partir. Ces petits boulots finirent par le convaincre qu'il était sous-employé. Il méritait mieux. Son père lui parlait à peine. L'ennui s'intensifiait. Il lui restait le foot.

Un jour, à l'entraînement, un attroupement s'était formé autour d'un nouveau : Assim. Il revenait de Syrie où il avait combattu la dictature. Il racontait son djihad, comment sa participation à l'explosion d'un camion devant la prison d'Alep avait permis de libérer 300 prisonniers. Il racontait aussi la torture et l'assassinat à grande échelle du dictateur. Kamel fut fasciné par ces histoires sanglantes de vengeance et de pouvoir où les combattants entendent écraser leurs ennemis. Et puis le discours d'Assim devint

plus idéologique. Pour soulager les souffrances des musulmans, il fallait établir un grand califat, un Etat islamique. De semaine en semaine, Assim réussit à intéresser Kamel plus pour ses récits d'aventure que sa ferveur doctrinale. Kamel n'avait aucune pratique religieuse. Pour combler ses lacunes et apparaître plus expérimenté aux yeux d'Assim, Kamel se procura « Le Coran pour les nuls ». Assim lui donna désormais rendez-vous chaque vendredi pour la prière du soir à la salle de prière, rue du Bois d'Avron, à Rosny. Après la prière, ils se parlaient en se tenant la main. Assim n'eut pas de mal à convaincre Kamel qu'il pouvait devenir un grand combattant. Son ennui quotidien s'ouvrait désormais sur un projet fabuleux qui alliait visée religieuse et aventure. C'était l'appel du devoir, « Call of Duty » devenait sa réalité. Il lui proposa de changer son nom et de partir faire son djihad pour aider ses frères au sud de la Libye et servir dieu. Il avait des contacts avec une Katiba, un camp d'entraînement. On y préparait l'entrée des combattants au Mali, terre promise. Le voyage lui serait financé.

La semaine suivante Assim accompagna Kamel à Roissy-Charles de Gaulle. Il s'envola pour l'aéroport de Tunis-Carthage. Une fois Kamel embarqué, un inconnu remit à Assim une poignée de billets de 500 euros qu'il recompta à plusieurs reprises. À Tunis, deux hommes attendaient Kamel, ils lui retirèrent passeport et téléphone. Le jeune homme

eut un pincement au cœur en pensant à ce qui lui restait de famille. Mais il se ressaisit, il était maintenant devenu Abu Suleiman Al-Mustaqeem, un combattant de Dieu.

En janvier 2013, Mohamed que ses camarades désormais appelaient Maurice ou Momo partit avec son régiment au Mali. L'opération Serval commençait. Après avoir stoppé l'avancée des troupes armées islamistes sur Bamako, son régiment reprit Gao, Tombouctou et puis Kidal. Il y gagna ses galons de sergent.

Au même moment, Abu Suleiman Al-Mustaqeem se repliait avec sa troupe de barbares sur la frontière algérienne, puis nigérienne en direction du poste frontière 1 976. Sur leurs traces : terreur, massacres, décapitations, profanations, viols et esclavages des femmes. Ils n'avaient pas détecté le drone qui survolait la troupe.

Au QG de Serval, le signalement des barbares déclencha l'intervention de deux Mirages avec mission de bombardement, puis le départ d'une troupe aéroportée en appui. Mohamed en était. À peine posé aux abords du théâtre de l'explosion, l'hélicoptère Tigre dégueula ses 5 hommes et repartit. Sous les effets poussant du rotor, le commando se développa. La mission avait pour but de rendre compte des résultats de l'intervention des Mirages et d'identifier le groupe armé. Après observation visuelle, la présence de survivant s'avéra positive. Le

lieutenant demanda à Maurice de faire les sommations d'usage en berbère avant l'attaque. Il s'exécuta promptement.

Alors on entendit : « Mohamed, c'est bien toi : Mohamed Aït Amar de Rosny-Sous-bois ! Je t'ai reconnu, tu es mon frère, Mohamed Aït Amar de Rosny-Sous-bois, rallie-toi, quitte l'armée française, viens nous rejoindre et dieu te reconnaîtra ! ».

Le sergent Maurice regarda interrogativement son lieutenant, un peu surpris par cet échange, qui lui donna l'accord pour répondre. Il répondit en français : « Kamel, tu n'es pas mon frère, tu n'es pas digne de dieu et nous allons intervenir ! ». Il ajouta : « Call of Duty, c'est fini ! ».